

1 – Balaam ou que faut-il faire ?

Les enfants d'Israël se rapprochaient, pour la seconde fois, de la Terre promise ; trente-huit ans auparavant, ils s'en étaient déjà trouvés très près ; mais effrayés par les rapports des espions, le cœur leur avait manqué par le chemin. Ils avaient, en conséquence, dû retourner en arrière jusqu'aux bords de la mer Rouge ; leurs murmures avaient été châtiés par les serpents brûlants : et maintenant ils marchaient de nouveau vers Canaan. Ils venaient de remporter deux victoires signalées, l'une sur Sihon, roi des Amoréens, l'autre sur Og, roi de Basan. Ils étaient campés dans les campagnes de Moab, en deçà du Jourdain de Jéricho, lorsque se passa l'histoire si pleine d'intérêt, rapportée dans les chapitres 22:23 et 24 du livre des Nombres.

Ces chapitres, que nos lecteurs feront bien de relire, renferment un récit dont on trouvera plus bas les détails.

Avant d'en venir à une application particulière de cette histoire, il sera bon, pour la compléter, de rappeler ce que l'Écriture nous dit encore de Balaam. Nous voyons en Nombres 31:16, que ce furent ses conseils qui donnèrent lieu au péché des enfants d'Israël, au fait de Péor, ce qui attira la plaie sur l'assemblée de l'Éternel¹. Le verset 8 du même chapitre nous montre la triste fin de cet homme qui avait dit : « Que je meure de la mort des Justes ! » Les Israélites, vainqueurs de Madian, le firent passer au fil de l'épée avec les cinq rois et tous les mâles du peuple vaincu².

Le Nouveau Testament ne parle que trois fois de Balaam, mais il le fait de manière à jeter un grand jour sur les principes et le caractère de cet homme. Dans le sombre tableau que Pierre (dans sa Seconde Épître chapitre 2) trace des injustes que le Seigneur doit punir au jour du jugement, nous trouvons, entre autres, les traits suivants :

« Recevant la récompense de l'iniquité, estimant plaisir les voluptés d'un jour ; – des taches et des souillures, s'abandonnant aux délices de leurs propres tromperies tout en faisant des festins avec vous ; ayant les yeux pleins d'adultère et ne cessant jamais de pécher ; amorçant les âmes mal affermisses, ayant le cœur exercé à la cupidité, enfants de malédiction. Ayant laissé le droit chemin, ils se sont égarés, ayant suivi le chemin de Balaam, fils de Bosor, qui aima le salaire d'iniquité ; mais il fut repris de sa propre désobéissance : une bête de somme muette, parlant d'une voix d'homme, réprima la folie du prophète. Ce sont des fontaines sans eau et des nuages poussés par la tempête, des gens à qui l'obscurité des ténèbres est réservée pour toujours. »

Jude (v.11) décrit ainsi le triple caractère de l'apostasie dont les principes se manifestaient et agissaient déjà de son temps dans l'Église : « Malheur à eux, car ils ont marché dans le chemin de Caïn, et se sont abandonnés à l'erreur de Balaam pour une récompense, et ont péri dans la contradiction de Coré. »

Enfin, dans les Épîtres du Seigneur Jésus aux sept Églises d'Asie (Apoc. 2:2), que ceux qui s'occupent de la Prophétie considèrent, assez généralement, comme présentant un tableau des phases successives par lesquelles l'Église devait passer sur la terre, Celui qui a l'épée aiguë à deux tranchants écrit à l'ange de l'assemblée de Pergame : « Mais j'ai quelques choses contre toi : c'est que tu as là des gens qui tiennent la doctrine de Balaam, lequel enseignait à Balak à jeter une pierre d'achoppement devant les fils d'Israël, pour qu'ils mangeassent des choses sacrifiées aux idoles et qu'ils commissent la fornication. Ainsi tu en as, toi aussi, qui tiennent la doctrine des Nicolaites pareillement. »

Voilà, certes, assez de déclarations de la Parole et de déclarations plus que suffisantes pour nous montrer combien le caractère de Balaam est odieux. Ce caractère, il nous importe donc de bien le reconnaître, afin de ne suivre, en rien, le chemin de Balaam.

Cependant nous nous proposons aujourd'hui de rechercher, non pas tout ce que nous enseigne cette histoire, mais seulement quel est le trait principal, le trait dominant du caractère du fils de Bosor.

Dans ce but nous rappellerons essentiellement les détails suivants.

Balak envoya à Balaam des messagers, savoir les anciens de Moab et les anciens de Madian, lesquels avaient en main de quoi payer le devin, pour l'inviter à venir maudire le peuple d'Israël.

Balaam, malgré ce qu'il y avait d'évidemment mauvais dans la demande qui lui était faite, consulta l'Éternel qui lui dit : « Tu n'iras pas avec eux, et tu ne maudiras pas le peuple, car il est béni. »

Sur quoi, Balaam dit aux députés de Balak : « Allez dans votre pays ; car l'Éternel refuse de me laisser aller avec vous. »

Mais Balak revient, à la charge : il envoie à Balaam des seigneurs en plus grand nombre et plus considérables que les premiers, chargés de lui dire de venir et qu'il serait bien récompensé.

Balaam leur répond : « Quand Balak me donnerait plein sa maison d'argent et d'or, je ne pourrais transgresser le commandement de l'Éternel mon Dieu, pour faire une chose petite ou grande. »

¹ Voir Nombres 35.

² Voir encore Josué 13:22. Voyez enfin sur Balaam, Deut. 23:4-5, Josué 24:9-10, Néhémie 13:2 et Michée 6:5.

Toutefois, il ne les renvoie pas ; il leur dit de demeurer encore cette nuit. Il consulte de nouveau l'Éternel, pour savoir ce que l'Éternel aura *de plus* à lui dire. Et Dieu lui répond : « Si ces hommes sont venus pour t'appeler, lève-toi, va avec eux. »

Ainsi Balaam s'en alla avec les seigneurs de Moab. Mais la colère de Dieu s'enflamma parce qu'il s'en allait. Et l'Ange de l'Éternel se tint dans le chemin pour s'opposer à lui.

Et l'ânesse de Balaam vit l'Ange qui avait son épée nue, et elle se détourna du chemin. Et Balaam frappa l'ânesse pour la faire retourner au chemin.

Mais l'Ange de l'Éternel s'arrêta dans un sentier creux dans les vignes qui avait un mur d'un côté et un mur de l'autre côté. Et l'ânesse ayant vu l'Ange de l'Éternel, se serra contre la muraille, et elle serrait contre la muraille le pied de Balaam ; c'est pourquoi il continua à la frapper.

El l'ange passa plus avant, et s'arrêta en un lieu étroit où il n'y avait nul chemin pour tourner à droite ni à gauche. Et l'ânesse, voyant l'Ange de l'Éternel, se coucha sous Balaam, et Balaam s'en mit en grande colère, et frappa l'ânesse avec son bâton.

Alors l'Éternel fit parler l'ânesse, qui adressa des reproches à Balaam. Et l'Éternel ouvrit les yeux de celui-ci, et il vit l'Ange de l'Éternel qui lui dit : « Voici, moi, je suis sorti pour m'opposer à toi, car ton chemin est pervers devant moi. »

Alors Balaam dit à l'Ange de l'Éternel : « J'ai péché, car je ne savais point que tu fusses placé à ma rencontre dans le chemin ; et maintenant, si cela est mauvais à tes yeux, je m'en retournerai. »

Et l'Ange lui dit : « Va avec les hommes. »

Balaam s'en alla donc avec les seigneurs de Moab.

Il arrive auprès de Balak, qui le conduit successivement aux hauts lieux de Baal, vers le sommet du Pisga et au sommet de Péor, afin que de là il puisse voir les tentes d'Israël, campé dans les plaines, et qu'il le maudisse. Il ordonne à Balak de dresser des autels et d'y offrir des holocaustes. Il consulte l'Éternel, qui lui parle. Il prononce ses discours sentencieux ; il prophétise, et ne cesse de bénir le peuple d'Israël.

Nous voyons donc que, lorsque Balaam a demandé, pour la première fois, à l'Éternel : irai-je ? Dieu lui a répondu clairement non, et que même il lui a clairement indiqué les motifs de cette défense. L'Éternel lui a fait cette réponse, il me semble, ou parce que c'était *la première fois* que le devin le consultait, ou parce que celui-ci *n'était pas sûr* de faire mal en se rendant à l'invitation de Balak.

Mais quand l'Éternel lui a dit qu'il ne doit pas aller, et qu'Israël est béni, la position de Balaam n'est plus la même. Il connaît maintenant la volonté de Dieu sur ce point ; la vérité sur ce point ; il sait, à n'en pouvoir douter, que c'est faire le mal que d'aller en Moab : impossible qu'il soit encore dans l'incertitude à cet égard.

Cependant Balaam, tenté de nouveau, consulte Dieu de nouveau, pour savoir, dit-il, ce qu'il aura à lui dire *de plus*, et Dieu lui répond qu'il peut aller.

Mais la suite démontre que, dès ce moment, il y eut en Balaam un aveuglement croissant : en effet, il ne comprit rien ou presque rien aux efforts de l'Ange pour l'arrêter dans sa voie. Si, après que l'Éternel lui eut ouvert les yeux, il reconnaît avoir péché, il semble que ce n'est guère que pour avoir frappé son ânesse et pour ne s'être pas détourné comme elle. Dès lors, Balaam ne fut pas relevé ; il ne revint pas au droit chemin : au contraire, il fut pour Israël, par ses abominables conseils, une occasion de chute ; et sa fin fut terrible.

Aussi le Saint Esprit dit : « Malheur à eux, car ils... se sont abandonnés à l'erreur de Balaam pour une récompense ! » Malheur à ceux qui, après avoir abandonné le droit chemin, se sont égarés, en suivant le chemin de Balaam !

D'après ce qui précède, il nous semble qu'on peut voir clairement que le principe qui perdit Balaam se manifesta, lorsqu'il demanda *pour la seconde fois* à l'Éternel, s'il pouvait aller en Moab. Ce qui lui arriva dès lors ne fut que la conséquence de ce fait. Lorsqu'il consulta Dieu pour *la seconde fois*, déjà sa voie était détournée, déjà il était vendu à un salaire d'iniquité, et la suite de sa lamentable histoire n'est que le développement d'un pareil état d'âme. Aussi, est-ce immédiatement après cette seconde consultation que la colère de Dieu s'enflamma contre lui. Par conséquent, c'est en examinant le fait de cette seconde consultation que nous découvrirons le trait principal et dominant du caractère de Balaam.

Mais il n'est pas besoin d'examiner bien longtemps, pour découvrir que ce trait distinctif se trouve tout entier en ceci, c'est que Balaam, ayant connu le mal, a consulté de nouveau au lieu de fuir le mal sans délai. – De là, (tout comme, au reste, de cent autres exemples ou déclarations des Écritures) on peut, il nous semble, déduire cette règle générale : Lorsque l'on a découvert qu'évidemment, au jugement de Dieu dans sa Parole, telle ou telle chose est du mal, et que l'on pose encore cette question : QUE FAUT-IL FAIRE ? c'est là un fâcheux esprit ; c'est là l'esprit, c'est là le caractère de Balaam.

En effet, chacun de nous, Chrétiens, sait très bien que Dieu veut que nous fuyions le mal, que nous nous abstenions de tout mal, que nous n'y participions en aucune manière, que nous nous en séparions.

C'est tellement là la volonté de Dieu, comme chacun de nous le sait bien, que Dieu veut que nous nous abstenions même *de ce qui a quelque apparence de mal*. Il nous défend de participer au péché d'autrui. Il nous défend même de toucher à ce qui est impur. Il nous commande de sortir de Babylone.

C'est tellement là la volonté de Dieu, comme chacun de nous le sait fort bien, que Dieu veut que nous soyons *saints*, c'est-à-dire mis à part pour Lui, séparés de tout ce qui est mal, étrangers à tout ce qui est mal, opposés à tout ce qui est mal.

Oui, chacun de nous sait très bien, que la volonté de Dieu est que nous nous abstenions du mal, de tout mal, que nous n'y prenions aucune part quelconque. Sa Parole tout entière ne permet aucun doute à cet égard ; et quiconque ne voit pas cette volonté mise dans la plus éclatante évidence en Jésus sur la croix, et en sa résurrection qui nous rend bourgeois des cieux, participants de la vocation céleste, de la nature divine ; celui-là n'a point encore ou n'a que très peu encore compris le Christ.

De plus, chacun de nous sait très bien que Dieu veut que nous nous abstenions du mal immédiatement, à l'instant même où le mal est découvert et reconnu. Qui est-ce qui oserait dire au Dieu trois fois saint : Permits que je sois menteur, avare, fornicateur, meurtrier pendant un jour ? Qui est-ce qui oserait mieux lui dire : Permits que je participe jusqu'à un certain point à du mal, ou à ce qui, en quelque chose, est impie ? Qui est-ce qui oserait le lui dire, surtout en contemplant les épouvantables angoisses du Fils de Dieu en Gethsémané et sur la croix ; ou après avoir compris tant soit peu la part qu'il a aux gloires qui devaient suivre ces souffrances ?

Oui, dès qu'on a reconnu le mal, il n'y a plus à consulter, il n'y a plus à poser cette question : Que faut-il faire ? Cette question n'est légitime que lorsqu'on se trouve en présence d'au moins deux partis à prendre ; mais, le mal étant reconnu, il n'y a qu'un seul parti convenable, c'est de ne point participer ou de s'en abstenir. Dieu dit : cessez de mal faire, ayez en horreur le mal, abstenez-vous de toute apparence de mal.

Il arrive souvent, il arrive à plusieurs que, lorsqu'ils ont reconnu du mal quelque part, ils croient néanmoins pouvoir et même devoir rester dans la position où ils se trouvent, pour réparer, disent-ils, améliorer, combattre et ôter le mal.

Cependant quand il est question du mal en nous, le Seigneur veut que sur le champ nous en rejetions la cause ; il veut que nous coupions le bras, que nous arrachions l'œil qui nous font tomber dans le péché, et que nous les jetions loin de nous. Quand il s'agit du mal dans les autres, nous savons que notre devoir est de le reprendre, de ne point y participer, et non certes pas de le faire avec eux pour mieux le combattre et le corriger.

Et quand il s'agit du mal dans une communauté, dont nous faisons librement et volontairement partie, serait-il donc vrai que nous pouvons continuer sans péché à participer à ce mal et que ce soit là le meilleur moyen d'améliorer l'ensemble qui l'approuve ou ne le reconnaît pas ? Serait-il vrai que notre marche personnelle selon la sainteté doit dépendre de la volonté de tous les autres ou de la volonté d'une majorité ? Serait-il donc vrai, en d'autres termes, que je ne dois m'abstenir du mal, que lorsqu'une majorité sera d'accord avec moi pour s'en abstenir aussi ?

Continuer de participer à du mal pour le corriger, c'est le moyen le plus subtil et le plus diabolique de se rassurer dans une voie détournée ; c'est l'illusion la plus dangereuse, par ce qu'elle peut revêtir les plus précieuses apparences de la fidélité et de la sainteté : mais c'est une illusion, c'est une excuse, c'est un prétexte pour pouvoir demeurer, avec une conscience tranquille, uni à du mal qu'on ne veut pas fuir. Oui, continuer de participer à du mal pour le corriger, c'est se mettre dans la position de Balaam, recevant pour seconde réponse : « Si ces hommes sont venus pour t'appeler, lève-toi, va avec eux. » Car c'est, après avoir connu le mal, dire encore : Que faut-il faire ? Ne puis-je pas rester ici pour réparer ? – et recevoir pour réponse : Eh ! bien, reste. Alors on s'aveugle de plus en plus.

Non, non, il n'est aucun moyen possible de sanctifier le mal ni la participation au mal. Il est écrit : « Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur ».

Lorsque l'on voit du mal et que l'on demande : Que faut-il faire ? il peut y avoir, dans cette question, l'apparence de la droiture, mais dans le fond il n'y a que de la duplicité ; il peut y avoir l'apparence de l'intégrité, mais dans le fond c'est une voie détournée devant Dieu.

La droiture, l'intégrité ! ah ! elles savent bien qu'avec le mal il n'y a aucun ajournement possible ; qu'avec l'iniquité il ne peut y avoir aucun accommodement.

Lorsque nous découvrons du mal, le Saint Esprit nous dit : Abstiens-toi immédiatement. L'esprit de Balaam demande encore ce qu'il faut faire.

Lorsque nous découvrons du mal dans certains actes ou dans certaines pratiques, le Saint Esprit nous dit : « N'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres. » L'esprit de Balaam demande encore : Que faut-il faire ?

Lorsque nous découvrons du mal dans une communauté dont nous faisons partie librement et volontairement, le Saint Esprit nous dit : « Sortez du milieu d'eux. Ne touchez point à ce qui est impur. Rejette l'homme sectaire. Éloignez-vous d'eux ». L'esprit de Balaam demande s'il n'y aurait pas autre chose de mieux à faire.

Et ce n'est pas seulement avec ce qui est entièrement et absolument mal que nous devons rompre, c'est tout autant avec ce qui est mélangé de bien et de mal ; car Balaam a dressé des autels avec Balak, ils y ont offert ensemble des sacrifices.

Ne croyons pas que lorsque, ayant vu du mal quelque part, nous continuons à y participer, nous pouvons pourtant nous rassurer, parce que, dans cette position, nous recevons peut-être encore des communications selon la Parole de Dieu ; car depuis que Balaam fut avec Balak, Dieu n'a cessé de lui parler, lors même que sa colère était enflammée contre lui.

Ne croyons pas davantage que, lorsque nous refusons de fuir ce qui est mal, nous pouvons néanmoins trouver un témoignage assuré que notre voie est droite devant Dieu, en ce que nous pouvons continuer d'évangéliser : car Balaam, lui aussi, a évangélisé ; il n'a cessé de bénir Israël et de prophétiser, même de la manière la plus remarquable et la plus éloquente. En effet, l'infidèle peut bénir, mais pour ce qui le regarde, il est dit : Malheur à lui !

Consulter pour savoir si quelque chose est mal, ou consulter encore lorsque l'on sait que telle chose est mal, ce sont là deux actes tout à fait différents. Non seulement il nous est permis de demander au Seigneur de nous faire discerner ce qui est mal, mais c'est encore là, sans contredit, un devoir qu'il faut remplir soigneusement, avec droiture et intégrité. L'Écriture nous dit que ce discernement est le caractère distinctif des hommes faits (Héb. 5:14). Ne faisons donc pas comme tant de personnes qui, craignant de certaines découvertes, ou parce que déjà elles ont commencé à faire de certaines découvertes, les traitent d'avance de choses accessoires et secondaires à tel point qu'elles se croient dispensées de s'en occuper avec ambition de sainteté, et ne consultent alors le Seigneur que timidement ou pas du tout.

Puis, encore une fois, une autre voie détournée devant Dieu consiste à connaître que quelque chose est mal, et néanmoins à continuer de consulter l'Éternel, comme si l'on était encore dans l'ignorance ou dans le doute à cet endroit.

Oh ! que de ruses ! que de malices ! Seigneur ! Seigneur ! rends-nous droits de cœur !

Balaam voulait savoir ce que l'Éternel aurait à lui dire *de plus* ! Eh ! qu'est-il besoin que l'Éternel, qui a chassé l'homme de son paradis pour *une seule* transgression et *dès la première* transgression, et qui nous ordonne formellement de nous abstenir de tout ce qui a quelque apparence de mal, ajoute quelque chose de plus ? D'où vient que l'on attend quelque chose de plus, sinon parce que l'on croit pouvoir être par là autorisé à participer, en attendant, à du mal, lors même que l'on sait très bien que tout mal est en abomination aux yeux de Dieu ? Ah ! voir le mal et attendre, pour y renoncer, que le Seigneur se serve d'un autre moyen que de celui de nous l'avoir fait découvrir, c'est, d'un côté, courir le risque d'attendre vainement et d'éprouver, comme Balaam, un aveuglement croissant ; et d'un autre côté, c'est là un retardement qui n'a pour but ou pour effet que de nous rassurer dans une voie détournée qui nous plaît ; ce qui certainement ne glorifie pas le Seigneur : car c'est non seulement en faisant le bien, mais aussi en fuyant le mal, que nous glorifions le Seigneur.

Dites-moi, un chrétien quelconque fait-il bien de tenir ce langage : « Seigneur ! je vois qu'il y a là du mal, mais je vais néanmoins continuer d'y participer, jusqu'à ce que tu m'aies décidé à m'en abstenir ! jusqu'à ce que tu m'aies montré ce que je trouverai si je le fuis ! » – Est-ce droit ? Est-ce intègre ? Est-ce là haïr le mal ? Est-ce là obéir au Dieu trois fois saint ?

Nous concluons donc que, dès que nous soupçonnons qu'il y a du mal en quelque affaire, la droiture veut que nous recherchions diligemment et ardemment la lumière, et que, lorsque nous avons découvert le mal, nous le fuyions aussitôt, nous cessions d'y prendre part, nous nous en séparions. Tandis que, si nous demandons encore : *que faut-il faire* ? c'est là une voie détournée, c'est nécessairement funeste et pernicieux pour nous, c'est de l'interdit

Ce qui explique, par exemple, pourquoi divers écrits, d'ailleurs fort distingués sous toutes sortes de rapports, signalant des choses ou des principes mauvais avec beaucoup de force et de vérité, ont cependant peu ou point édifié ; c'est que, souvent ils finissent par poser ou par faire poser cette question : *Que faut-il faire* ? tout en vous laissant au milieu du mal.

Au reste, écoutons encore une fois la Parole de Dieu : « Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules ; car quelle participation y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? ou quelle communion entre la lumière et les ténèbres ? et quel accord de Christ avec Béliar ? ou quelle part a le croyant avec l'incrédule ? et quelle convenance y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ? Car vous êtes le temple du Dieu vivant, selon ce que Dieu a dit : « J'habiterai au milieu d'eux, et j'y marcherai, et je serai leur Dieu, et eux seront mon peuple ». « C'est pourquoi sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi, je vous recevrai » ; « et je vous serai pour père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur, le Tout-Puissant. »

Des personnes, trop préoccupées du désir de justifier des systèmes qui leur plaisent, ne voient, dans ces paroles, qu'une défense concernant le culte ; mais évidemment il ne s'agit pas seulement de cela. Le joug que portent les infidèles, c'est tout ce qui est mal ; l'iniquité, c'est tout ce qui est mal ; les ténèbres, c'est tout ce qui est mal ; Béliar, c'est tout ce qui est mal. Toute chose où il y a du mal est une chose impure. La sainteté exclut tout mal, et Balaam *lui-même* reconnaissait qu'il ne devait faire chose ni *petite* ni grande contre la volonté de Dieu.

Et l'on ne peut pas dire que cela pouvait bien être ainsi du temps de Balaam ou sous la loi, et qu'il en est différemment sous l'évangile, sous la loi de grâce et de liberté ; car c'est dans le Nouveau Testament que se trouvent les paroles que nous venons de citer. Jésus est venu pour sauver les pécheurs, cela est très vrai ; mais ce serait faire de Jésus le ministre du péché que de supposer qu'il nous sauve en nous facilitant, en quoi que ce soit, le mal ou la participation au mal.

Tout ceci est donc extrêmement sérieux ; tout ceci tend à nous montrer que, pour glorifier notre Sauveur, nous qui sommes sauvés nous devons fuir le mal, tandis que, si nous agissons à la façon de Balaam, nous ne glorifions pas notre Dieu, et nous nous exposons à perdre le sentiment de sa grâce, l'assurance de notre adoption, à être abandonnés pour un temps à notre aveuglement, et enfin à être ramenés au droit chemin par des corrections et des jugements. Sans doute que les brebis de Jésus n'ont plus à craindre la ruine de Balaam, mais elles doivent d'autant plus éviter de suivre le train de Balaam, que c'est l'amour de leur Sauveur qui les y invite. Oh ! chers frères, écoutons sa voix et non pas le salaire d'iniquité.

Le salaire d'iniquité, voilà effectivement ce qui fausse la vue de l'âme ; voilà effectivement le grand piège, le grand fléau de la droiture. Et ce salaire d'iniquité, ce n'est pas seulement un salaire en argent ; c'est aussi tout ce qui flatte notre amour-propre, tout ce qui se rapporte au bien-être de la chair ; en un mot, c'est tout avantage quelconque dont on risque d'être privé, si l'on cesse de participer à ce qui est mal ; et qu'on est certain ou que l'on espère de se procurer ou de conserver, en ne fuyant pas le mal et en cherchant plutôt à le corriger. – C'est là le salaire d'iniquité, et très certainement quiconque, après avoir reconnu du mal, hésite, marchande, refuse de s'en abstenir, qu'il cherche bien, s'il le peut encore, et il trouvera que cela vient de ce qu'il tient à un intérêt quelconque, qui n'est pas l'intérêt de Jésus Christ. C'est un moyen d'existence, ou bien c'est telle amitié qu'on veut conserver, ou bien c'est une position acquise que l'on craint de perdre, ou bien une certaine tranquillité que l'on craint de troubler, parce qu'on y est intéressé ; ou bien encore c'est l'inconcevable erreur de croire qu'en continuant de participer au mal on pourra mieux amener ses parents à l'évangile. Au reste, qui est-ce qui pourrait faire l'énumération de ces mille milliers de motifs, qui, dans le fond se résument tous à notre intérêt qui nous tient, nous aveugle, et nous pousse dans une voie détournée !

Et pourtant Dieu ne s'est point épargné pour nous sauver, et aussi pour nous retirer de l'iniquité. Oui, le Fils de Dieu s'est sacrifié pour nous ! Il a donné sa vie pour nous. – Il est l'agneau de Dieu. Il est le Sauveur. C'est par l'amour de Dieu que nous sommes maintenant attirés. C'est par ses compassions que nous sommes exhortés. Oui, le croyant est sauvé ; mais montre-moi ta foi par tes œuvres. Les brebis de Jésus sont en pleine sécurité. C'est la main de Jésus qui les tient, et non pas elles qui tiennent dans leurs mains Celui qui est leur Rédempteur de tout temps. Oui, elles sont toujours brebis et jamais bergers ! Mais Christ est auteur du salut pour ceux qui lui obéissent. De bonne foi est-ce marcher dans le chemin de l'obéissance, est-ce répondre à l'amour de Dieu, que de refuser de se retirer du mal à mesure que Dieu nous le manifeste ?

Le chrétien n'est plus sous la loi mais sous la grâce, aussi ne voulons-nous pas lui proposer le sort de Balaam, et agir sur lui par la frayeur ; mais c'est à cause de la gloire qui lui est promise, c'est à cause de l'amour de Dieu, c'est parce qu'il fait partie de son peuple acquis, de sa nation sainte, de la sacrificature royale, que nous lui rappelons que ce sont ceux qui sont conduits non par l'esprit de Balaam, mais par l'Esprit de Dieu qui sont enfants de Dieu.

~~~~~

Dès que l'on voit du mal, le fuir aussitôt, et ne pas demander lâchement : *que faut-il faire ?* c'est là une conduite qui n'est pas de l'accessoire ni du secondaire. On abuse étrangement de ces deux mots. Au moins faut-il avouer que la sainteté est essentielle et que, fuir le mal connu est essentiel à la sainteté. Participer à du mal dans telle pratique, dans telle affaire, dans telle œuvre, dans telle marche, dans telle organisation, ou bien participer à ce même mal dans telle autre affaire, œuvre, marche, organisation, voilà du secondaire et infiniment moins que cela. Ainsi, par exemple, la question de savoir si le papisme dans l'Église de Rome vaut moins et combien moins que du papisme dans telle Église protestante ou dans telle Église dissidente, certes, c'est bien là de l'accessoire, et même pis que cela. De même quant à la question de la séparation des Églises et de l'État ; car il importe assez peu qu'elles soient séparées de l'État, si elles conservent d'ailleurs tous leurs autres faux principes.

Mais vouloir le Saint Esprit et son action, plutôt que l'homme et l'action de l'homme, mais vouloir la sainteté au lieu du mal, c'est essentiel, c'est capital.

Le devoir est essentiel, obéir à Dieu est un devoir impérieux et absolu. – Nous désirons qu'il nous donne à tous de faire une application fidèle de ce principe en tout et partout, dans toutes nos affaires, dans toute notre conduite soit privée soit d'ensemble. Mais notre but aujourd'hui est seulement d'attirer l'attention de nos frères sur une application spéciale de ce principe important.

Il est vrai que c'est là une spécialité extrêmement grave ; elle se rattache directement à tout ce qui est le plus cher au Seigneur, qui veut que nous nous aimions les uns les autres. Un exemple nous introduira en plein dans notre sujet.

Dans une même localité, plusieurs individus font publiquement profession d'être chrétiens et ne démentent pas précisément cette profession par leur vie. Il arrive qu'ils sont travaillés sur quelque détail de leur marche commune. Ils examinent, et ils en viennent à reconnaître qu'il y a du mal dans cette marche. Sans doute, ils ne le re-

connaissent pas tous au même degré ; mais qu'importe ? ils savent qu'ils ne doivent se permettre aucune mauvaise chose, ni petite ni grande.

Cependant, les uns, quoique reconnaissant le mal, resteront volontairement dans leur position, continueront dans cette marche, en disant peut-être, il est vrai, et même avec toutes les *apparences* de l'amour du bien : *Que faut-il faire ?* Les autres cesseront de marcher dans cette voie où il y a du mal, sans demander : *Que faut-il faire ?* parce que chacun le sait assez.

Évidemment, ces derniers ont raison, et ce n'est qu'un esprit à la Balaam qui pourrait le mettre en doute. Oui, ils ont raison, leur voie est assurément droite devant Celui qui a dit : « Abstenez-vous de toute forme de mal. – Ne touchez pas à ce qui est impur. – Retirez-vous de l'iniquité ». Et pourtant les voilà ne marchant plus avec leurs frères, les voilà séparés. Le monde triomphe de cette déchirure, et l'évangile en est exposé à l'opprobre ! Mais à qui la faute ?

Oserait-on dire que ceux qui sont sortis auraient mieux fait de continuer à participer au mal jusqu'à ce que les autres devinssent intègres en leur voie et droits de cœur ? Lot aurait-il dû attendre sa femme ? Et cependant combien de chrétiens qui les blâment, qui les méprisent peut-être, qui leur en veulent à eux qui ont agi droitement ! Tandis que si les autres, au lieu de perdre leur temps à demander, *que faut-il faire ?* avaient fait comme eux, cette division n'eut pas eu lieu ; l'union, qui est selon l'Esprit de Dieu, eut été manifestée ; le développement de l'amour fraternel eut remplacé l'œil ombrageux. – Mais encore une fois, à qui la faute ? qui est-ce qui en est responsable devant Dieu ?

Il y a longtemps que l'on est sérieusement averti que telle ou telle organisation ecclésiastique repose sur des principes mauvais. On dit même que, ici ou là, il y a beaucoup de mal, des iniquités très graves. Beaucoup de chrétiens en conviennent ; parmi ceux qui ont eu la droiture et le bon esprit de s'en enquérir avec soin, il en est qui ont nettement signalé, dans des écrits pleins de force, quelques-unes de ces iniquités qui nous paraissent toutes provenir de ce qu'en beaucoup de choses on a abandonné les enseignements purs de la Parole de Dieu pour consulter la chair et le sang, les traditions ou la sagesse de l'homme plutôt que celle de Dieu ; de ce que l'on cherche à accommoder la Parole aux faits existants, plutôt que de comprendre et de juger les faits existants d'après la Parole ; – de ce que l'on a reçu le *monde* dans les Églises, et qu'on veut marcher quand même ; en prétendant que le Seigneur approuve cet ordre de choses, lui qui ne prie pas pour le monde, et qui toujours en est rejeté ; – de ce que l'on a accepté le gouvernement de ce monde pour les choses de Dieu, à côté et quelquefois au-dessus de celui de Jésus Christ ; – de ce que l'on a goûté du salaire d'iniquité ; – de ce que l'on a attendu d'une autorité ecclésiastique, où d'une autorité humaine dogmatique (principe papiste), ce que l'on ne doit attendre que du Saint Esprit et de la Parole de Dieu ; – de ce que ainsi on a mis l'homme et l'action de l'homme à la place du Saint Esprit et de l'action du Saint Esprit ; tellement que le Saint Esprit est contristé, méconnu, négligé, peu consulté, peu entendu, peu honoré.

Nous ne nous proposons pas d'exposer ici les désordres qui sont les conséquences de ces grandes et graves misères. D'autres d'ailleurs l'ont déjà fait, d'autres continueront de le faire. Naguère encore il a paru, en France, un écrit remarquable sur ces sujets, auquel nous empruntons la citation suivante, qui, sans être tout à fait littérale, n'en est pas moins fidèle, en tant qu'elle rend fidèlement, nous le croyons du moins, les idées de l'auteur.

« Qu'on y songe, dit-on, l'égalité des droits accordée à l'erreur et à la vérité, relativement au salaire des pasteurs par le gouvernement, alors que ce salaire légal est indépendant de toute garantie dogmatique, de tout contrôle religieux (nous dirions de la vraie garantie dogmatique, du vrai contrôle religieux), devient, par la nature même des choses, un privilège décisif attribué à l'erreur ; car l'erreur abandonnée à elle-même ne pourrait se soutenir, tandis qu'elle trouve, dans le salaire légal, un soutien artificiel qu'elle n'aurait jamais pu se créer. La foi évangélique trouvera toujours en soi les ressources nécessaires pour subvenir aux dépenses de son culte, à l'entretien de ses pasteurs ; l'incrédulité n'agissant point sur le cœur, incapable de tuer l'égoïsme et de provoquer les sacrifices, ne pourra jamais subvenir par elle-même à la propagation de ses dogmes. »

« L'inégalité réelle introduite sous le manteau de cette égalité ressort plus clairement de deux considérations : la première, c'est que cette existence factice accordée à l'hérésie est une véritable usurpation commise sur le domaine de la vérité. Ces chaires, occupées par des pasteurs infidèles, appartiennent à l'évangile, en ce sens qu'il a en lui-même et par lui-même les ressources nécessaires pour les occuper et subvenir aux besoins religieux de la localité ; tandis que la présence de tel pasteur nominal trompe ces besoins religieux, met un obstacle d'hostilité positive à l'accès de la prédication orthodoxe, et lui prépare une résistance plus grave que la résistance naturelle des cœurs, en armant celle-ci d'un enseignement erroné », (nous ajouterions que cela vient d'un individu qu'un ordre de choses, dont nous restons complices, ordonne à cette localité de considérer comme vrai pasteur). « Que serait-ce si, à cet argument, j'en ajoutais un autre auquel j'ai consenti à renoncer, si je montrais le système du salaire légal incapable de se prêter au développement du zèle chrétien. »

« L'autre considération, c'est que la proportion numérique des croyants dans la société rendra toujours nécessairement illusoire l'égalité nominale établie entre la vérité et l'erreur. Les fonctions pastorales étant, grâce au salaire légal, susceptibles d'être considérées comme constituant une profession temporelle, les pasteurs mondains seront tout naturellement en majorité, précisément comme les hommes mondains sont en majorité dans tout autre profession. »

« Avez-vous donc reconnu ce que ces conséquences ont de monstrueux, d'impie ? Avez-vous reconnu la nécessité de sortir au plus tôt de ce labyrinthe ? Êtes-vous convaincus, pénétrés de la gravité de notre situation ? Avez-vous compris qu'il s'agit ici de l'évangile, de l'Église, et par conséquent du salut des âmes ? »

« Je voudrais placer les chrétiens vis-à-vis d'eux-mêmes, les forcer d'envisager la question, les mettre en demeure de répondre. Ce qui importe, c'est moins la réponse elle-même, que cet examen si nécessaire... Je n'aurai pas pris la plume en vain, si j'obtiens d'un seul homme la méditation sérieuse du sujet. Ce que je crains, ce n'est pas le sophisme, mais le parti pris ; ce n'est pas la duplicité, mais la peur instinctive d'une question qui tranche dans le vif ; ce n'est pas la subtilité des arguments, mais au contraire une vague et puérile répugnance pour la théorie et la logique ; ce n'est pas l'intérêt froissé, mais le quiétisme d'une piété timide, l'inertie de certains chrétiens. »

« Au fond de toutes les objections tacites ou avouées, il y a une arrière-pensée. Chacun sent qu'ici la théorie ne saurait être pure, que le raisonnement aboutit à la pratique, et qu'après la conclusion à laquelle nous sommes arrivés sur le mérite de notre organisation, dirai-je, ou de notre désorganisation ecclésiastique, surgit aussitôt l'inévitable question : QUE FAUT-IL FAIRE ? »

Ah ! Frères, Frères, ne nous faisons aucune illusion, craignons toutes les armes du lion rugissant qui rôde autour de nous : le sophisme, le parti pris, la duplicité, les subtilités, le quiétisme, l'inertie, l'intérêt froissé ; craignons surtout le salaire d'iniquité, ou, en d'autres termes, la perfide question, que faut-il faire ? en présence du mal reconnu.

On voit, par l'exemple de Balaam, qu'il y avait déjà bien du mal dans son cœur quand il fit cette question.

Ce qu'il faut faire ? La Parole de Dieu le dit clairement : Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules ; car quelle participation y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? ou quelle communion entre la lumière et les ténèbres ?... C'est pourquoi sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur ».

Ce qu'il faut faire ? La Parole de Dieu dit : « Si tu sépares ce qui est précieux de ce qui est vil, tu seras comme ma bouche. Qu'ils reviennent vers toi, mais toi ne retourne pas vers eux. Et je te ferai être à l'égard de ce peuple une muraille d'airain bien forte ; ils combattront contre toi, mais ils ne prévaudront pas sur toi ; car je suis avec toi pour te sauver, et pour te délivrer, dit l'Éternel. Et je te délivrerai de la main des iniques, et te rachèterai de la main des violents » (Jér. 15:9-21).

Dieu a répondu : Il ordonne de fuir, de sortir, de se séparer, de s'abstenir de tout ce qui a quelque apparence de mal. Prenons garde, après cela, de lui demander encore, que faut-il faire ? Ce serait lui dire : ton ordre m'attriste, n'aurais-tu pas quelque chose de plus conforme à mes goûts, à mes idées, à mes convoitises, à m'ordonner ? Car l'Éternel nous répondrait comme à Balaam : Eh bien ! va ! Il dirait de nous ce qu'il disait des anciens d'Israël à Ézéchiël : « Fils d'homme, ces hommes ont élevé leurs idoles dans leurs cœurs et ont placé devant leur face la pierre d'achoppement de leur iniquité. Serais-je consulté par eux ? C'est pourquoi parle-leur, et dis-leur : Ainsi dit le Seigneur, l'Éternel : Quiconque, de la maison d'Israël, aura élevé ses idoles dans son cœur et aura placé devant sa face la pierre d'achoppement de son iniquité, et viendra vers le prophète – moi, l'Éternel, je lui répondrai selon ceci, selon la multitude de ses idoles ; afin de prendre la maison d'Israël par leur propre cœur, car ils se sont tous séparés de moi par leurs idoles. C'est pourquoi dis à la maison d'Israël : Ainsi dit le Seigneur, l'Éternel : Revenez, détournes-vous de vos idoles, et détournes vos faces de toutes vos abominations. Car quiconque, de la maison d'Israël ou des étrangers qui séjournent en Israël, se sépare de moi, et élève ses idoles dans son cœur et place la pierre d'achoppement de son iniquité devant sa face, et viendra vers le prophète pour me consulter par lui – moi, l'Éternel, je lui répondrai par moi-même » (Éz. 14).

Ah ! « voici, écouter est meilleur que sacrifice... car la rébellion est comme le péché de divination, et l'obstination comme une idolâtrie et des théraphim. »

1. Mais, nous dit-on, il en résulterait donc que nous devrions abandonner l'Église de nos pères ! abandonner l'Église chrétienne ! On ne peut presque pas s'empêcher de renouveler ici une réflexion, fruit de l'expérience de quiconque grandit dans la connaissance de la vérité, c'est qu'il y a, et même en grand nombre des idées qui circulent, qui règnent, par préjugés, ou plutôt parce qu'on ne les a jamais jugées, parce qu'on n'a jamais examiné si leur influence est légitime.

L'Église de nos pères, l'Église de nos pères ! mais, de grâce, qu'entend-on ou que doit-on entendre par l'Église de nos pères ? Est-ce l'Église de nos pères dont le chapitre 3 de la Genèse nous trace le fidèle portrait ? ou l'Église du temps du déluge ? ou celle du temps des Apôtres ? ou bien celle qui existait un siècle, deux, trois siècles après eux ; ou bien celle qui vit se manifester et se développer peu à peu l'abominable principe papiste jusqu'au point d'être personnifié ; ou bien celle du temps des Réformateurs ; ou bien celle de la génération qui nous a engendrés ?

Nous prions nos chers frères de nous pardonner cette tournure d'idées. Voici ce que nous croyons être la vérité : – L'Église, qui doit être notre point de mire, c'est celle qui est conforme à la volonté de Dieu ; en d'autres termes, c'est l'Église de Jésus Christ, la seule que Dieu reconnaisse, la seule, par conséquent dont il nous importe d'être membres. C'est celle que nous devons aimer, celle à laquelle nous devons tenir et appartenir, et non pas une église quelconque que nous appellerons l'Église de nos pères, ou *notre* Église (pauvre institution qu'une

Église que nous appelons nôtre !) par laquelle, hélas ! on prétend remplacer l'Église de Dieu ; et sur laquelle on s'appuie avec une présomption semblable, mais infiniment moins justifiable que celle des Juifs, lorsqu'ils disaient : « Nous avons Abraham pour père », ou encore : « C'est ici le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel ! »

Nous sommes appelés à rechercher soigneusement la volonté de Dieu, la pensée de Dieu, pour nous y conformer, et nullement pour en faire l'application aux générations passées, laissant les choses qui sont derrière nous et avançant vers celles qui sont devant nous, courons... sans nous arrêter à discuter sur nos pères. Une Église de nos pères peut fort bien ne pas être une Église selon Dieu. C'est pourquoi laissons l'homme, tenons-nous en à Dieu seul. Laissons-nous conduire par ce que Dieu dit, et non par ce que les hommes ont fait. Prenons garde de donner, en quelque sorte, un démenti à Jésus Christ, car il a positivement dit : « Crois-moi : l'heure vient que vous n'adorez le Père, ni sur cette montagne ni à Jérusalem... Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. » Oh ! ne nous exposons pas à faire croire à qui que ce soit, qu'il FAUT cependant adorer dans l'Église de nos pères, et comme nos pères, ou dans telle église quelconque. Le Seigneur a voulu que ses rachetés fussent affranchis de toute tradition d'hommes et rendus parfaitement libres, afin que rien ne pût les empêcher de se retirer ou de la montagne ou de Jérusalem, dès qu'il s'y trouverait du mal, pour pouvoir adorer le Père en esprit et en vérité. Aussi, voyez ce que les Apôtres Pierre et Paul nous disent de la tradition des hommes et de la conduite qui nous a été transmise par nos pères. Colos. 2:8 :20 ; 1 Pier. 1:18.

2. Mais, dira-t-on peut-être, entendons-nous sur l'influence que nous prétendons que l'Église de nos pères doit exercer sur nous. Comme le Nouveau Testament ne détermine positivement rien sur la constitution des Églises, leur forme, leur marche, leur gouvernement ; comme nous ne trouvons pas d'enseignement précis à ces divers égards dans l'évangile, nous cherchons instruction et exemple dans l'Église de nos pères, qui nous paraît avoir le mieux compris et suivi ce qui nous semble convenable sur ce sujet que Jésus a volontairement laissé si obscur dans sa Parole, ou plutôt dont il n'a décidément pas voulu que sa Parole s'occupât.

Aux frères qui feraient cette objection, nous ferons observer, que si, comme ils le prétendent, la Parole se tait on est obscure sur ces choses, ce n'est que parce qu'ils ne savent pas les y voir. Vous dites qu'elle est obscure sur ces divers points ? Obscure ! oui, pour vous ; car elle est très claire, seulement vous n'avez pas encore des yeux pour les voir ; ou plutôt parce qu'il est impossible de les voir de la place où vous restez. Ce n'est pas dans les ténèbres qu'on voit la lumière. – Il serait bien extraordinaire, que le Seigneur qui veut que ses chères et précieuses brebis soient édifiées ensemble en lui pour être un tabernacle de Dieu par l'Esprit<sup>3</sup> – que Dieu qui veut que ses enfants demeurent dans un même esprit, combattent ensemble d'une même âme, pensent tous de même, ayant un même amour, une même âme et une seule pensée<sup>4</sup>, n'eût pas tout réglé et précisé pour que cette harmonie puisse exister.

Écoutons encore sa Parole : « Le Consolateur, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, lui, VOUS ENSEIGNERA TOUTES CHOSES »<sup>5</sup>.

Oh ! prenons garde d'affaiblir cette précieuse promesse, cette magnifique révélation de notre Sauveur. Prenons garde, par exemple, de penser que le Saint Esprit, qui effectivement a été envoyé, et qui est en nous jusqu'à la fin pour nous enseigner toutes choses selon Dieu, nous enseignera, en effet, toutes choses excepté... N'exceptons rien, oh ! mes frères ! je vous en conjure au nom du Seigneur, n'exceptons rien, puisque la Parole de Dieu est si formelle et n'excepte rien. Il vous enseignera TOUTES CHOSES. Ce n'est pas une *autorité* dogmatique qui doit nous enseigner, c'est le Saint Esprit. Ce n'est pas une *organisation* ecclésiastique qui doit nous enseigner, c'est le Saint Esprit. Ce n'est pas une Église, même celle de nos pères qui doit nous enseigner, c'est le Saint Esprit. Il est EN nous, le Saint Esprit, il est en nous pour nous enseigner toutes choses ; par conséquent, non seulement la marche individuelle de la brebis de Jésus, mais aussi la marche des brebis en troupeau.

Il est à remarquer que l'erreur que nous combattons dans ce moment est précisément, au fond, l'erreur du papisme, qui a mis l'homme et l'action de l'homme à la place du Saint Esprit et de l'action du Saint Esprit.

Mais comment le Saint Esprit pourrait-il enseigner lorsqu'il est contristé ? D'ailleurs, nous trouvons dans la Parole de Dieu une déclaration des plus précises et des plus méconnues, qui nous démontre à la fois, que selon la position où l'on se trouve, ou il est impossible de connaître et de recevoir certains enseignements de Dieu, ou bien il y a certitude d'être conduit et enseigné par lui. Car il est écrit : « Car vous êtes le temple du Dieu vivant, selon ce que Dieu a dit : *« J'habiterai au milieu d'eux, et j'y marcherai, et je serai leur Dieu, et eux seront mon peuple »*. *« C'est pourquoi sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi, je vous recevrai »* ; *« et je vous serai pour père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur, le Tout-Puissant. »*<sup>6</sup>

Que la présence parmi nous et l'habitation de Dieu en nous soient réalisées par nous, notre marche sera bien-tôt et bien tracée. Nous comprendrons sur le champ que la conséquence impérieuse de ce privilège est : « C'est pourquoi sortez du milieu d'eux... et ne touchez pas à ce qui est impur. » De même que la présence de Dieu au

<sup>3</sup> Éphésiens 2:22

<sup>4</sup> Philippiens 1:27 ; 2:2

<sup>5</sup> Jean 14:26

<sup>6</sup> 2 Corinthiens 6:16-19

milieu d'Israël, dans le Tabernacle, devait faire exclure du camp tous ceux qui portaient sur eux quelque souillure, afin, dit l'Éternel, « qu'ils ne rendent pas impurs leurs camps, au milieu desquels j'habite » (Nomb. 5:1-3) ; de même la présence de Dieu dans l'Église, qui est son Tabernacle par l'Esprit, doit la tenir à part de tout mal, et par conséquent séparée du monde qui, tout entier, gît dans le mal.

Puis voyez ce que Dieu nous révèle encore. S'adressant à des chrétiens, il ajoute : « je vous serai pour père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles ». Cette parole est certaine et digne d'être entièrement crue, qu'à tous ceux qui ont reçu Jésus, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son Nom. Oui, grâce à notre Dieu, tous ceux qui croient au nom du Fils de Dieu sont enfants de Dieu. – Oui, grâce, pendant toute l'éternité, grâce à notre Père céleste, quiconque croit en Jésus Christ reçoit l'Esprit d'adoption par lequel nous crions Abba, Père, et une fois que quelqu'un est devenu enfant de Dieu c'est pour toujours. Il l'est devenu par adoption, et quand Dieu adopte, c'est pour toujours, toujours ! !

Ainsi donc, lorsque notre Père céleste, s'adressant à ses chers enfants, à ceux qui déjà sont devenus ses enfants, leur dit : faites telle chose, et je vous serai pour Père, et vous me serez pour fils et pour filles, que veut-il leur apprendre, sinon comment ils peuvent jouir ou se priver ici-bas de quelques conséquences bénies de cette relation de famille ? Sortez, dit-il, et moi, votre Père, je vous recevrai, et vous éprouverez tous les effets de m'avoir pour Père et d'être mes fils et mes filles. Je vous conduirai, Je vous rangerai, Je vous gouvernerai paternellement. Je pourvoirai à tous vos besoins, en toutes choses vous éprouverez que vous pouvez vous abandonner par la foi à mes soins paternels, comme le petit enfant s'abandonne naturellement à son père. Mais pour cela, sortez, vous mon peuple, vous qui êtes déjà mes bien-aimés enfants, vous en qui j'habite et au milieu de qui je marche. Mais s'il en est ainsi lorsque l'on sort, il n'en est donc pas ainsi lorsque l'on reste. C'est là ce qui explique pourquoi, tant que l'on reste, on ne voit pas et l'on ne peut voir ce qui ne se voit et n'existe que là où l'on se trouve lorsque, par obéissance à Dieu, on est sorti.

La désobéissance trouble la vue ; obéissons et nous verrons plus clair. Ne disons pas que, parce que nous ne voyons pas ce qu'il y a dehors, là où Dieu agit en Père envers ses enfants, qu'il reçoit en fils et en filles, il n'en est pas ainsi. Non seulement on pourrait nous dire : viens et vois, plutôt que de juger ; mais comment oser douter de ce qui s'y trouve, puisque Dieu le dit positivement. Allons-y donc. Oh ! allons-y ! Il nous conduira, Il nous arrangera, le Saint Esprit nous enseignera toutes choses, et nous y trouverons Notre Père, qui pourvoira à tous nos besoins.

3. *Mais*, comment sortir ? ce qui retient encore, c'est l'individualisme ! Il nous fait peur, affligés que nous sommes des divisions et des morcellements dont il est la cause.

Ne nous laissons pas abuser et effrayer par de grands mots : S'il est un individualisme qui divise, il en est un qui ne divise pas, ou qui ne divise que ce qui doit être divisé. La preuve de cette assertion, c'est la parfaite et incontestable évidence, qu'il a un individualisme qui est selon Dieu. Il n'est rien de plus *individualisant*, en effet, que l'obligation de croire, il n'est rien de plus *individualisant* que l'obligation d'obéir.

La foi agit seule, c'est tellement vrai, que lorsque Dieu aurait demandé à tous les hommes le sacrifice de leur Isaac, Abraham n'aurait très certainement pas attendu, ni dû attendre d'être en société avec d'autres croyants, pour offrir le sien. – Noé était fort individualiste dans l'arche, et précédemment Énoch dans sa marche, et ensuite Caleb et Josué dans le désert, et plus tard encore Élie au milieu de l'apostasie d'Israël. Avaient-ils donc tort de croire et d'obéir, parce qu'ils étaient *seuls* à croire et à obéir ? Faudra-t-il, à la fin du temps des Gentils, que les enfants d'Israël refusent de se laisser rassembler parce que, alors, ils seront glanés un à un (És. 27:12.) D'ailleurs, qui attendra-t-on pour ne pas être seul à se ranger ? C'est le Seigneur qui connaît ceux qui sont siens, ce n'est pas nous qui avons cette connaissance. Combien d'individus attendra-t-on ? Tous ? Mais c'est impossible, non seulement parce que nous ne savons pas qui sont ces *tous* ; mais encore parce que rien ne nous autorise à croire que tous se rangeront en même temps. Sera-ce donc tous moins un ? tous moins deux ? tous moins combien donc ? Et pendant combien de temps attendrons nous, nous qui pouvons mourir demain ? N'est-il pas vrai que le seul énoncé de cette question fait ressortir cette vérité, c'est que la foi agit seule, c'est que l'obéissance agit seule et sur le champ ?

Puis, comme c'est le Seigneur seul qui peut nous mettre d'accord, et comme il nous dit : Sortez, et je vous serai pour Père, il en résulte qu'attendre de pouvoir s'entendre et tomber d'accord sur le milieu d'où il faut sortir, c'est méconnaître ou nier que Dieu ait dit : Sortez et je vous recevrai, et je vous serai pour Père : c'est penser qu'il n'y a pas besoin de sortir pour que Dieu nous soit ce qu'il dit nous être, si nous sortons.

Aussi que voyons-nous dans le système d'où il faut sortir, sinon le désaccord le plus complet, et par conséquent la preuve manifeste que ce système ne vient pas du Saint Esprit ? Désaccord pour savoir ce qui est mal, désaccord pour savoir s'il y a du mal, désaccord sur le degré, l'importance de ce mal. Et, lorsqu'on en vient à poser cette fatale question : *que faut-il faire* ? c'est surtout alors que le dissentiment est à son comble, et il ne peut en être autrement. C'est alors que l'on voit le triste spectacle du désaccord le plus humiliant et le moins édifiant possible, même entre ceux des frères, qui, à toutes sortes d'égards, sont les sommités du talent, de la science, des moyens, et qui devraient être les colonnes de l'Église.

Ce désaccord est tel, et il est tellement vrai qu'il ne peut pas en être autrement, que nous ne saurions trop rechercher, s'il ne se trouvait pas, au fond du multitudinisme, une secrète satisfaction de pouvoir nous croire dis-

pensés de nous retirer individuellement de toute iniquité, tant que nos frères ne seront pas d'accord avec nous pour cela, ce qui, surtout dans le désordre, n'arrivera jamais.

La foi agit seule. Aussi, pour renoncer au culte de la grande Diane, ceux des Éphésiens, dont les cœurs avaient été touchés par la prédication de Paul, ne devaient pas aller demander conseil à l'orfèvre Démétrius, ou attendre que ses ouvriers se convertissent. Pour fuir quelque luxe, il ne faut pas attendre ceux qui en vivent, ni se diriger d'après eux. Pour fuir l'intempérance, il ne faut pas attendre les cabaretiers, ni se diriger d'après eux. Pour fuir de certaines iniquités qui ont cours dans le monde élégant, il ne faut pas attendre les riches, les nobles, les puissants, ni se modeler sur eux. Pour se séparer de telle ou telle église, dont l'organisation est contraire à la Parole, il ne faut pas attendre son clergé. Et ici nous rappellerons à nos frères un principe consacré par notre Seigneur, principe singulièrement méconnu et négligé dans certaines affaires. « Si », dit-il, « moi je rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas vrai. » « Celui qui parle de par lui-même cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui. » Et les Phari-siens lui ayant dit : « Tu rends témoignage de toi-même ; ton témoignage n'est pas vrai ». Jésus Christ ne rejette pas ce principe, mais il leur répond entre autres : « Si moi je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien »<sup>7</sup>.

En effet, même dans les choses les plus insignifiantes, nous n'admettons pas que l'on soit bon juge dans sa propre cause, et nous ne nous laisserions pas conduire par un juge plus ou moins intéressé dans la cause, et manquant plus ou moins de neutralité. Que celui qui y est intéressé, expose sa cause et en soutienne les motifs ; c'est bien, c'est son droit ; mais ce droit ne va que jusque-là ; en sorte qu'il ne doit pas juger ceux qui ne sont pas de son avis, ce serait se glorifier soi-même : il doit encore bien moins animer les autres contre eux, ce serait prouver qu'il y a de l'injustice en lui. Quant à nous, nous ne devons pas nous laisser influencer par de tels juges au point de ne pas consulter soigneusement le Seigneur, pour savoir ce que lui pense.

Enfin, il est écrit : « Si vous êtes de bonne volonté et que *vous écoutiez*, vous mangerez des biens du pays »<sup>8</sup>.

Connaître, croire, vouloir, obéir : c'est tout ce que l'on peut imaginer de plus individuel. Si donc, individuellement, nous obéissons volontairement, nous recevrons la meilleure nourriture possible, en toutes choses. Dieu l'a promis !

4. Mais, diront quelques-uns, en, appliquant aux églises les principes que nous venons de rappeler, mais pour sortir, encore faudrait-il savoir comment sortir, où aller, et ce que l'on trouvera dehors ; d'autant plus que nous ne voyons jusqu'à présent que des églises qui ont telle ou telle iniquité dans leur marche : car enfin nous ne voudrions pas tomber de Charybde en Scylla ; et quitter un mal pour en adopter un autre, ce n'est pas ce que Dieu demande. On sait que pour sortir de l'intempérance, il faut devenir sobre ; que pour ne pas se conformer au présent siècle, il faut faire autrement que lui ; mais pour sortir d'une église, que faut-il faire, et où faut-il aller ? Jamais cette question n'a été plus embarrassante qu'aujourd'hui, qu'il y a tant de divisions, tant de vues diverses, et par-tout du mal.

Nous avons démontré que l'embarras provient tout entier de cette malheureuse question : que faut-il faire ? nous serons obligés de continuer d'en convenir en sondant cette quatrième objection.

Quant à la manière de se séparer du mal, d'en sortir, de s'en retirer, il n'y a pas moyen de se faire illusion, et encore bien moins d'être dans l'embarras du choix ; car il n'y a qu'une seule marche à suivre dans ce cas, c'est de ne plus participer au mal, à tout ce qui est mal dans une chose, et, si d'ailleurs l'on est libre de le faire, de ne plus participer à cette chose, l'on ne peut cesser de participer au mal qui s'y trouve, qu'en cessant de participer à la chose tout entière.

Quant à la question de savoir ce que l'on trouvera dehors, lorsque Israël est sorti d'Égypte, il a trouvé le désert ; lorsque Israël a quitté Babylone pour rebâtir le temple et la ville, il n'a trouvé à Jérusalem que des ruines, et il a dû commencer par la première pierre. Et dans le Nouveau Testament, il nous est dit : Sortez de Babylone, mon peuple, sans qu'il soit ajouté pour aller où. – En effet, on doit sortir parce que Dieu l'ordonne. – Abraham aussi, le père des croyants, sortit, sans savoir où il allait. Lot aurait péri dans Sodome, s'il n'avait voulu en sortir qu'autant qu'il aurait vu préalablement ce qu'il y avait sur la montagne.

Et nous, chers frères, oh ! comme nous sommes mieux traités que Lot et que tant d'autres fidèles sous l'ancienne alliance qui, comme lui, ont dû sortir sans savoir où ils arriveraient sur la terre ! – Nous, qui sommes les bien-aimés du Père, nous qui sommes dans l'alliance où tout est grâce et amour, nous qui connaissons le secret de Dieu, nous savons où nous allons en quittant le mal, et nous connaissons d'avance ce que nous trouverons. – trouverons. Car nous savons, *il ne reste qu'à le croire*, nous savons que là où nous arrivons dès l'instant que nous sortons, là Dieu habite, là Dieu marche au milieu d'eux ; nous savons que ce que nous sommes certains d'y trouver, c'est Dieu y étant Père, et nous recevant comme ses fils et ses filles. Ainsi l'a dit le Seigneur Tout-Puissant. Certes, il n'y a pas besoin, pour celui qui croit, d'en savoir davantage.

Et pourtant nous pouvons entrevoir quelque chose de la manière dont le Seigneur peut conduire son enfant qui, pour le servir, sort, par exemple, d'une Église. D'abord, il se trouve dans le désert ; il n'est plus attaché à une Église d'hommes quelconque, en sorte qu'il se trouve libre, et pouvant dire véritablement à son Dieu : Me voici,

<sup>7</sup> Jean 5:31 ; 7:18 ; 8:13 :54.

<sup>8</sup> Ésaïe 1:19.

Seigneur, j'ai vu du mal dans d'organisation, dans la marche à laquelle je participais ; par obéissance à ta volonté sainte, je me suis retiré de cette iniquité ; maintenant conduis-moi : parle, ton serviteur écoute. – Or, si le devoir de connaître, de croire, de vouloir et d'obéir, est *individualisant*, l'Esprit de Dieu n'est pas un *isolant*. Car il ne faut pas confondre l'isolement avec l'individualisme chrétien. Quant à celui-ci, par quelques sophismes que l'on veuille le combattre ou le ridiculiser, il n'en restera pas moins toujours vrai, selon Dieu, que c'est seul que je dois voir le mal ; que c'est seul que je dois le fuir, que c'est seul qu'ensuite je dois consulter le Seigneur et marcher par l'Esprit. Or, comme il n'y a rien de moins isolant que l'Esprit de Dieu, qui est dans tous les enfants de Dieu, qui les unit à Christ, qui les unit au Père, qui les unit les uns aux autres, il est incontestable que, dans le désert, l'Esprit ne tardera pas d'inspirer à ce fidèle le besoin de voir les frères, mais *tous* les frères, partout où il en trouvera : et il le pourra, puisqu'il est devenu libre, et c'est déjà là un gain immense, incalculable. Auparavant, il ne se sentait ni libre ni à l'aise pour aimer, rechercher ses frères, dans telle ou telle marche, parce qu'il était lié, contraint, comprimé, par l'organisation au joug de laquelle il se soumettait. Auparavant, au lieu de pouvoir frayer avec tous ses frères, il soutenait, non pas des frères *contre* des frères, mais, hélas ! *une organisation*, et encore quelle organisation ! contre des frères ! Une organisation vicieuse que Jésus n'aime pas, contre des frères que Jésus chérit ! Et par quels moyens encore la soutenait-il, sinon par des moyens qui ressemblent bien plus à des menées de partis, qu'aux procédés de l'amour fraternel ? Mais à présent il a brisé ces fers, il a quitté son idole ; maintenant il est étranger à *toutes les organisations* ; il ne voit que des frères, il les aime tous ; il le peut, il le doit, il le fait. Conduit par l'Esprit, toutefois, cet Esprit l'enseignera, et lui fera juger sainement de toutes les marches des assemblées de ses frères. Il lui fera voir celle qui est bonne, celle qui est selon Dieu : c'est donc là qu'après être sorti du camp en portant l'opprobre de Christ, il sera conduit par le Saint Esprit. Et cette marche, elle existe ; oui, elle existe ; il faut nécessairement qu'elle existe, à moins qu'il n'y ait pas même encore deux ou trois fidèles qui soient sortis, et qui aient éprouvé la fidélité de Dieu qui a dit : Je marcherai avec eux !

Mais si vous disiez que cette marche de ces deux ou trois (c'est à dessein que je dis marche et non pas organisation) n'existe encore nulle part, rappelons-nous que nous avons déjà démontré que, du dedans de Babylone, on ne peut pas voir sainement ce qui se passe au-dehors, et Dieu, qui marche avec ces deux ou trois, selon sa promesse, nous exhorte à régler nos voies avant que de trouver que les siennes ne sont pas bien réglées. Ézéchiél 18:29.

D'ailleurs ne jugeons pas de cette marche de loin ; jugeons-en moins encore sur des rapports inexacts ; ce n'est pas là le bon moyen *d'éprouver toutes choses pour retenir ce qui est bon*. – Allons voir, et nous nous assurerons que leur marche d'ensemble (je ne dis pas la marche individuelle, car celle de chaque chrétien sous la voûte des cieux est vicieuse en quelque chose) n'est, dans aucun de ses détails, contraire à la Parole de Dieu ; que, s'il en était autrement, ils ne demandent pas mieux qu'on le leur montre, et immédiatement ils se réformeront, ils obéiront, parce que rien ne les en empêche, et ils en béniront Dieu.

Nous verrons aussi, il est vrai, que, dans leur marche, il manque bien des choses, même fort précieuses et importantes qui seraient selon la volonté de Dieu. Mais cela vient *uniquement* de ce que tous les frères ne se réunissent pas là où toute la *marche de Dieu* voudrait se manifester. Quelques-uns ont beau se ranger ; tant que le reste du corps de Christ demeure dans le désordre, l'Esprit en est contristé. Mais à qui la faute ? qui est-ce qui en est responsable devant Dieu ?

~~~~~

En écrivant ces réflexions, que je *me* suis réellement senti poussé d'adresser à mes frères, une voix me disait : Tu perds ton temps ; que veux-tu faire, toi, pauvre vermisseau, contre tant de liens, contre les plus forts liens ? À quoi penses-tu de faire un appel à la conscience ? c'est précisément ce qui est cautérisé chez plusieurs. Comment peux-tu avoir la moindre espérance en cet appel à la droiture du cœur, contre des voies qui précisément sont des voies détournées ?

Mais une autre voix m'a soutenu, et il est facile de reconnaître laquelle venait du vieil homme et laquelle venait de l'homme nouveau ; celle-ci me disait et elle dit encore à mon cœur pour vous, mes chers frères en Jésus Christ mon Seigneur et mon Dieu : Tiendrais-tu la lumière sous le boisseau ? Si tu connais quelque vérité, n'en es-tu pas débiteur à tes frères ? C'est le Seigneur qui réveille les consciences ; c'est Lui qui rend droits les cœurs. N'est-ce pas là ce qu'il aime à faire à toutes ses chères brebis : à tous ceux que Jésus n'a pas honte d'appeler ses frères, et qui sont aimés du Père du même amour dont Jésus lui-même en est aimé. – Écris seulement, croyais-je entendre le Seigneur me dire, tous ceux qui aiment la vérité s'en réjouiront, tous ceux qui aiment l'intégrité t'en béniront, et petit à petit, un par un, chacun en son temps, ils obéiront, car mon alliance est une alliance de Grâce. Je les aime en mon Bien-Aimé. Je ne dis pas que je compte sur eux ; mais ils savent qu'ils peuvent compter sur moi, et qu'ils seront sanctifiés entièrement ; leur esprit entier et l'âme et le corps seront gardés sans reproche en la venue du Seigneur Jésus Christ. Je suis fidèle, c'est pourquoi je ferai ces choses en eux !

Oh ! Alléluia ! Seigneur ! oui, Gloire, Gloire à notre Dieu et à l'Agneau ! Amen !

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 65